

LES ANCIENS NOUS PARLENT **(Souvenirs de M. André KOCHER, domicilié route de Reichshoffen)**

Je suis né à GUMBRECHTSHOFFEN le 30.07.1902, issu d'une famille nombreuse (15 enfants dont 2 sont morts en bas âge) et de condition simple.

En plus de son travail d'ouvrier, mon père, comme c'était souvent le cas à l'époque, dirigeait une modeste exploitation agricole. Les travaux étaient réalisés sans l'appoint de la moindre machine, la lessive se faisait à la rivière été comme hiver et le confort était inexistant.

Nous étions couchés dans 4 lits installés directement sous les tuiles, sans chauffage. Pour gagner de la place, sous l'un des lits était glissé un grand tiroir qu'on sortait le soir et qu'on repoussait sous le lit le matin. Nous n'avions pas de matelas mais des sacs de grosse toile remplis de paille d'avoine.

Quant à nos habits, le plus souvent chacun en avait un et nous portions des sabots. J'ai eu mes premières chaussures, réalisées par un cordonnier d'Engwiller en 1912, l'année de ma communion. C'est à cette occasion que j'ai porté mon premier véritable costume. En hiver, nous n'avions pas de manteau.

Tous les déplacements se faisaient à pied. J'ai acheté mon premier vélo après le service militaire. Pour exercer mon métier de peintre, il m'arrivait de pousser la charrette avec tout l'outillage jusqu'à Kirrwiller...Le soir je revenais. Pour des chantiers plus lointains à Pechelbronn et environs, je prenais le vélo. Je me levais à 3 h ½ pour rentrer à 9 h du soir. J'avais réalisé 10 h de travail et parcouru 60 kms.

Notre maison était petite et sans confort. On ne connaissait ni plâtre, ni papiers peints. Les plafonds étaient en torchis (mélange de paille et d'argile), les murs étaient blanchis à la chaux. La cuisinière n'était pas branchée sur une cheminée ; les fumées s'échappaient dans une grande hotte et au passage fumait la viande.

Comme le village n'a été électrifié qu'en 1912, toute la famille s'éclairait à la bougie et à la lampe à pétrole posée sur la table. Ce n'est que plus tard que nous avons acheté une lampe à pétrole à suspendre au plafond.

Notre nourriture était simple et peu variée. Tous les jours il y avait une soupe puis suivaient des produits de notre jardin ou de nos champs (légumes, salades, choucroute et navets salés...). Le lait aussi prenait une place importante. Ainsi, le matin ma mère préparait dans un grand pot le café au lait pour toute la famille. Du jus de malt était mélangé au lait et chacun se servait. Comme nous élevions 2 porcs par an, nous avions de la viande. Il était rare d'acheter à la boucherie. Quand il y avait des knacks, c'était une paire pour ceux qui travaillent et un demi pour les autres. Le soir, presque invariablement nous mangions des pommes de terre avec du lait frais ou caillé.

Ce n'était pas le luxe mais nous étions heureux.

Nous allions à l'école de 6 à 14 ans (13 ans pour les filles). Nos classes étaient très chargées jusqu'à 63 élèves !

Chaque matin tous les écoliers allaient à la messe. Arrivés à l'école, nous subissions chaque matin le contrôle de propreté (mains et visage). Alors seulement nous rentrions en classe. Et là, après la prière, le travail commençait. Notre maîtresse était sévère et les punitions

fréquentes (4 coups de bâton sur les mains pour les bricoles, fessée pour les plus graves). Bien sûr tout l'enseignement était en Allemand et durant la guerre de 1914-1918 chaque matin avait lieu le « Kampfbericht » et un élève plaçait sur une carte des drapeaux aux endroits où se déroulaient les grandes batailles. Notre instituteur, principalement M. BROCKLY (qui avait voulu devenir médecin) attachait une grande importance à la connaissance des plantes et à la collecte des plantes médicinales.

La propreté de la cour et la corvée du bois étant confiées aux élèves.

En cas de maladie on essayait toujours de guérir de façon naturelle. Ainsi pour une bonne bronchite on faisait cuire des grains de maïs rouge et on buvait le jus de cuisson. Un médecin pratiquait à MERTZWILLER mais ses interventions étaient rares, tout comme les médicaments existants.

Quant au mal de dents c'était plus simple. Il y avait un « dentiste » au village. Avec une simple pince il arrachait les dents petites ou grosses...

Les Noël, ah, les Noël, je m'en souviens !

Nous avions un sapin ; il était décoré de gâteaux au chocolat et d'une sorte de bonbons (Schaumbohne). Nos cadeaux consistaient en un petit jouet (un pantin par exemple). Mais après Noël tout était rangé, y compris le jouet, et resservi l'année d'après. Souvent on nous offrait des sabots neufs et des chaussons. On débarrassait le sapin pour le Nouvel An et les petits avaient le droit de manger ce qui n'était pas mis en réserve pour Noël suivant. Quand passait le Père Noël avec sa chaîne, sa botte de paille et son fouet, il déversait sur le sol quelques noix, pommes et de rares mandarines et nous fouettait le temps que nous les ramassions !

Le messti était différent selon qu'on était gosse ou conscrit.

Pour les enfants il y avait un stand de confiseries de « Zuckerschneibel » et un manège. Le manège était tiré par un cheval et ceux qui aidaient en poussant le carrousel avaient, parfois, un tour gratuit.

Les conscrits eux ouvraient le Messti après les vêpres. Ils se rendaient, avec les filles de la classe, chez le Maire et lui offrirent une bouteille de vin avec un biscuit ou un Kugelhopf. Les festivités duraient pendant 3 jours dans les restaurants du village. Pour danser, on payait 5 Marks pour le « Tanzbendele » ou le tampon. Pour les filles c'était gratuit. Les bagarres étaient assez rares et se réglaient dehors et à poings nus.

Les incendies : on en avait plus peur encore qu'aujourd'hui puisqu'on manquait de moyens pour lutter. Je me souviens de 3 grands incendies : chez le charron derrière la maison des NAGEL, du feu de la grande chez BERGER et surtout de celui qui a ravagé la scierie.

En cas d'incendie tout le village était immobilisé, appelé par la cloche (il n'y avait pas de sirène). On cherchait l'eau à la rivière avec des tonneaux à purin ou dans les puits et on faisait la chaîne avec les seaux. Les écoliers participaient à la lutte. Je me souviens qu'au moment de l'incendie chez BERGER on avait déjà une pompe à bras. Elle ne fonctionnait pas parce qu'une poule y couvait !

A présent tout a changé mais c'est avec nostalgie que je me souviens de ma jeunesse. Je souhaite aux jeunes de notre époque de pouvoir un jour raconter et d'atteindre mon âge.

Propos recueillis par M. Charles ZIMMER